

Title	終焉と王国 : L'agonie et le royaume
Sub Title	L'agonie et le royaume
Author	Henry, Nathalie
Publisher	慶應義塾大学法学研究会
Publication year	2018
Jtitle	教養論叢 (Kyoyo-ronso). No.139 (2018. 2) ,p.131- 170
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	朝吹亮二先生退職記念特集号 = Theses in honour of the retirement of professor Asabuki, Ryoji 翻訳
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	<a href="https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00062752-00000139-0131">https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00062752-00000139-0131</a>

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

翻 訳

終焉と王国

—— *L'agonie et le royaume* ——

le premier recueil de poèmes de Ryoji Asabuki, paru en 1979 aux éditions Seidosha

une traduction de Nathalie Henry  
avec l'aide inestimable de Hiroyuki Kasai

à chaque saison la direction décidée, gouttant  
un rire sans son donné aux lèvres  
aux secousses de la ville entière sombrant, les oiseaux s'envolent  
les gens sont suspendus, l'histoire enfle et les fleurs sont effacées  
il brûle (... il brûle vraiment) le royaume  
d'un fragment à un autre  
une fois passé le carrefour c'est la fin de la nuit, la neige, est passée, à ce moment  
vers l'ongle qui a pris la forme d'une femme, la neige  
danse, donne, une offrande  
qui devient étoile / herbe

I

le Minotaure traverse l'épithaphe...

le Minotaure traverse l'épithaphe  
la joie des orchidées en éclats

la force d'attraction des pétales tremblants  
de l'est se répand un cercle de silence  
la fumée de l'eau le bruit d'une déchirure, tel petit  
enfant fiévreux la rencontre avec une forme d'éternité  
alors  
le poisson fend le bleu du ciel bondit d'argent  
l'ombre mord blanc le

la froide folie de la ville...

la froide folie de la ville en automne  
la froide danse de la vieille capitale en automne  
ressac, la température d'une lune de biche, la descente dans le cristal, douce  
une pente commence  
sur la marche de pierre traîtresse  
le sang et, semblable l'angle aigu d'une orchidée  
vers la bouche humide de la femme qui a passé le sable blanc, à nouveau  
tombant, la neige  
gelant la silhouette translucide de ce dimanche  
fragrante  
telle cheveux de la femme, chaude  
telle souffle taillant les bâtiments  
la neige, vois du ciel de l'est  
ce lointain où avec l'aube d'étranges oiseaux s'en viennent voler,  
elle s'apaise dans le bleu, d'une poussée du doigt glisse dans le bleu  
les vitres de la ville sont à l'arrêt  
l'automne de la ville est une mer  
antique

la douce folie de la ville en automne

ton corps humide laisse bien...

ton corps humide laisse bien passer l'électricité  
tel poisson pris de rouille rouge  
la neige continue de tomber sur la ville  
mais quand même octobre c'est l'automne  
quelque chose est en marche qui pavot aux lèvres avive l'air de fête  
constamment du point de départ vers un désir qui toujours guette  
bleus, l'un après l'autre marquer les points  
dehors la neige continue de tomber  
sur ton ventre de porcelaine céladon  
fièvre et écume en mouvements circulatoires, dans ton  
cri, la saison retrouvant brusquement la honte  
goutte la couleur dans les veines des nuages, l'imbibe  
le Minotaure (de la colline) vole dans le drap du coin de l'œil tu le vois  
tu fonds ma neige  
derrière toi  
moi de la Toison d'or vers la lune, ton  
moi, de la Toison d'or vers la lune

à l'arrière du chant sacré...

à l'arrière du chant sacré une poire  
gelée et folle est pendue  
autour des fleurs blanches les tipules bourdonnent

le bord d'un étang assoupi  
où lune et lune à l'envers se joignent  
la chambre d'une nonne enfuie d'un incendie  
sans feu, masque de miel étang de miel  
et la poire est devenue folle, toute rouge  
à l'arrière a gelé

la nuit, imaginer...

la nuit, imaginer un crépuscule de rosacées bleues  
une mèche de cheveux de femme jetée au feu la nuit  
et à son parfum lançant le sortilège toi / moi  
seul  
avalé dans le brasier du jardin, dans le soleil du taureau noir  
tournoyant  
cette heure de l'aube où se brûle le thé de loin a passé  
hérissée sous le halo du soleil, avec effroi s'est fixée  
l'éclat de rire de l'ombre, l'automne du (des) fantôme (s)  
le vent hache l'allée d'arbres et les bâtiments  
toi / moi, dans le royaume qui soudain, émerge des profondeurs de l'océan  
de la falaise a déchiré le ciel  
laisser gravée dans le cuivre une alchimie du crépuscule  
dans l'entre-deux d'écume  
de la vie et de la mort,  
du jour et de la nuit, des roses et des lys  
des innombrables  
amants morts

dans la profonde trace du doigt, comme plume...

dans la profonde trace du doigt, comme plume une faiblesse

cette nuit qui dresse une aiguille de glace doit-elle s'effacer ?

c'est le vulgaire / le mal

de l'œil mi-clos à l'ombre reflétée sur la lune

mais, serait-ce même cette ondulation des cheveux en face assis,

ce sourire qui regarde au travers des doigts doit-il être oublié ?

vers la petite pointe saillant dans l'hiver de la ville

puis des jambes qui glissent ramasser la carte des mers

laissant à se coaguler les deux directions séparées de la pluie

— car même infecté cela paraît si beau

sous la force de gravité de la galaxie

c'est là à jamais l'inquiétude

sur cette montagne, morte et suçant le sang...

sur cette montagne, morte et suçant le sang la veuve

les feuillages rougis sur la cuisse brûlent les éparpillements du cerf

enceinte de la saison profonde doucement gonflant

s'accroupit sur le miroir dégoutte, une voix apaisée

d'une image recouvre

dans le demi-cercle d'un au-delà aux mous rebonds les os se mouillent

l'envers l'endroit d'un encens coulant comme de flammes

impardonnable, un œil jeté en sens inverse au puits de verdure

sur le mauvais chemin toujours égaré

la cloche du temple à l'arrière est vraiment irrégulière...

la cloche du temple à l'arrière est vraiment irrégulière  
éteinte sans même un écho émoussé ni dans le ciel ni dans la terre  
à l'étroite fenêtre de l'arrière la vieillesse d'une femme ballotte  
le soleil s'assombrit, le cerveau est empli d'ombres  
dans l'étang à l'arrière une eau tiède stagne  
manque déborder aux demi-tours de minables carpes  
des fleurs tombant, sur la terre des fleurs tombant, vers le chemin à l'arrière  
les montagnes, les nuages, le printemps tout est absent  
avancer la barque  
non, c'est bien le printemps, juste au-dessus d'un frémissement de la terre  
par moments comme d'argent, une poudre qui s'embrume  
des fleurs tombant, sur la terre des fleurs tombant, une crampe douloureuse  
même le jizô rit et tremble en même temps  
à l'arrière, les marches de pierre étroites pour une personne, pour cent  
trop larges comme lapis lazuli trop claires  
et encore, de même l'est le puits à l'arrière

dans l'incendie refroidi de la nuit...

dans l'incendie refroidi de la nuit  
traîner les jambes  
blanches de la sœur morte  
son cou de boue  
la mer se fend en deux, tranche  
son sein mince  
êtreindre l'abysse, et encore

aller tournant ? la terre (la terre)  
 dans la veine interrompue  
 un poisson invisible bondit  
 venu de l'au-delà s'approche  
 là-bas un étrange oiseau  
 sur les taches noires ses œufs pourris  
 en toute part déverse  
 dans le marais une lune rouge  
 sur les ornières des cheveux verts  
 alors tous les bouquets de nerfs se dissolvent  
 les muscles se dissolvent, la conscience s'obscurcit  
 laissant la moitié d'un morceau  
 la rive, les traces de pas égarés  
 se tordent allumer la lumière  
 l'allumer puis l'éteindre être enceint de la mémoire  
 goûter la cire d'abeille, bien qu'au plein jour une brume  
 aux profondeurs du mystère appeller les âmes des morts et des vivants  
 cet endroit  
 de la rive, ce chemin étroit

à la surface de la terre bouillie retournée...

à la surface de la terre bouillie retournée, l'hiver  
 la fièvre avec la baleine danse, et, alors,  
 le puits sombre jusqu'à ce lointain où gèle le mercure  
 les bruits de pas de la procession assoiffés  
 se répandent  
 extirper demain l'œil du dieu de la guerre, pointer vers le ciel la tour penchée

c'est-à-dire

la pendre à une strate là-bas

et tirer d'un pore pulsant dans les entrailles

dans un soubresaut gigantesque, dans une balle molle

en sens inversé la remontée

en sentiment inversé le reproche

la ville de l'arrière...

la ville de l'arrière abandonnée

est recouverte du mica blanc du temps, seul le son de la cloche au loin résonnant

seuls les aspidistras rampant

dans les bourdonnements qui se figent —

une chétive invasion de voyageurs et comme

si elle avait brisé toutes les vitres, ensuite

plus rien, se mordant les lèvres

hérissée

une aiguille plantée dans la cuisse allant en quête

toi, cet automne, moi

cet hiver

(en même temps, ou chacun de son côté)

nous nous égarons, attirés par la sueur de la baleine

de la terre le mur de l'atmosphère est de loin proche

traînant la bête, dans ce troupeau compact

ce personnage qui boit un siècle écroulé

enfin se fraie un chemin entre le pistil et l'étamine

et à l'inverse il va

vers l'écrasante solitude

## II

il n'y a plus de saison désagréable...

il n'y a plus de saison désagréable  
maintenant, sur la colline, le taureau noir aussi s'en est allé  
nulle jalousie, le vent se lève  
s'envoler dans le ciel monté sur la force du vent  
est un rêve, comme si c'était tout  
maintenant, le cœur n'est plus de l'homme  
de collines en forêts, franchissant les lacs  
telle légende voler, et quel qu'il soit  
le cœur n'est pas de l'homme  
l'œil de la pierre, debout vers le roc  
et tel debout s'envoler  
tout ce qu'il reste l'effacer des comptes  
n'être déjà plus que la forme d'un homme  
il y a à célébrer, quel vent  
pour que vienne la bonne humeur ?  
jusqu'à quel point

bois et / ou charbons ?

onze heures le matin, la lumière en reflets...

onze heures le matin, la lumière en reflets

sur l'acrylique indigo de l'Atlantique  
à perte de vue cette étendue  
terrifiante de dureté de souplesse et, en un instant  
avalant les oiseaux, un troupeau de fines vagues  
le ciel la mer jusqu'au soleil, tout parfaitement bleu  
avec Christopher  
sans un roulis nous cinglons  
partis en mer, alors  
le soleil brille  
un vent léger d'un coup sourit, la voile  
est blanche comme sel, une douce inclinaison  
le sang ourlant l'or se met à doucement chanter  
et se mettent à résonner, pour Christopher  
pour moi pour les muscles de trente-deux bras,  
des gongs, d'innombrables  
formes de cloches ailées  
Christopher (le bateau) fait un tour, alors  
l'horizon devient un cercle  
l'hémisphère merveilleusement vire  
en accord avec la musique d'un grand  
cuivre bénissant la traversée  
le petit soleil et le voilier au-dessous par moments  
semblent s'être arrêtés et ainsi de l'un à l'autre  
un axe se crée jusqu'au ventre blanc  
d'un étrange poisson indiquant la toupie  
de temps en temps les regardant  
nous fendons l'indigo d'acrylique  
avancerions-nous entre les lèvres  
avec Christopher

partis en mer, alors vient  
la joie

dans la coupe d'or...

dans la coupe d'or l'alcool brûle  
en chemin sur la mer la blancheur d'une écume légère, la chaleur  
de l'immensité d'émail indigo  
le vent s'est suspendu en passe de souffler et les oiseaux en vol  
les joues se gonflent  
dans un souffle le son du cuivre près de jaillir, à cet instant, ces dix mille ans,  
dans la coupe d'or c'est le tumulte, la fête  
est une goutte rouge, translucide comme pierre  
une girafe, en accéléré rapide,  
un éléphant, en accéléré pesant, volent  
il est quelle heure ? déjà  
cette heure-là, il faut rentrer  
maintenant le soleil est au plus loin, au-dessus de la tête l'espace est libre  
c'est là, un drame, et à son agonie  
dans la coupe d'or l'alcool brûle  
pourtant ça ne peut finir comme ça, en fait  
bien que la nuit ici soit en passe de poser le couvercle  
regarde, c'est si clair, et encore si retentissant  
parfaitement bleu, s'en brûlerait-on la gorge  
peu à peu les premiers roulis

qui écoute...

qui écoute ?

la colline ne s'ouvre qu'à la nuit

sur le vert des eaux froides, de temps à autre tombe une étoile

au matin, dans la fraîcheur d'un vent d'éclipse

qui vient écouter cette protubérance ?

jambes croisées, est-ce une trace des arbres

qu'à la flamme de cette petite planète

on cherche ? dans les scintillements de loup

d'une mer de torsions accélérées

la neige est électrique, comme de près enveloppée dans le vent puissant

de l'électricité de la neige, une orchidée, silencieuse et aux fleurs s'assombrissant

qui — ?

c'était toujours la fête

demain dans les directions contradictoires de la neige, deux

dans l'instabilité empilés, visages souriants

un visage souriant érotique, un visage souriant effrayant

leurs roulis

le vent telle laisse mourir une forme

la peau d'un poisson penché brille, vole

l'onomatopée penchée trace une ligne

(les noms propres toujours disparaissent)

en direction du pôle glissant des hanches ils avancent, les chevaux

(la particularité même disparaît)

sauvages du glacier

résistant à la chaleur du vent durcissant une

forme

demain, la mémoire d'une balle se tuera

et fil d'aigle abusant de l'ongle fin d'une femme  
elle s'élèvera, à en disparaître  
bois et charbons  
/ bois et  
charbons

le désert vole dans le ciel...

le désert vole dans le ciel  
vient se joindre à la colline verdoyante, j'avance  
sur la colline et dans l'hydrogène  
blond de blé je vois le Minotaure  
le Minotaure, envolé d'hier au midi noir de l'étude,  
rouge  
non, de pierre, vaguement les deux se mêlent,  
dans la bouche une petite baie  
va balançant  
sous l'averse, la ville contre sa poitrine apaise  
le silence du jour de repos  
sur la colline la lumière noire afflue  
chassant le foisonnement de mélodies des planètes  
qui seulement quand elles vivent la musique re / trouvent le calme  
le Minotaure, grat grat, trempe dans le lac  
les amygdales de ma sœur (en fait, c'est elle qui m'a donné naissance)  
les fait durcir, gonfler, sur la colline  
laissez-moi mourir, secrètement  
jacinthes

qu'est-ce qu'une poire...

qu'est-ce qu'une poire ?

dans la montée d'une pente douce,

les jambes des passants deviennent transparentes, puis

leur chair aussi à l'œil nu devient imperceptible

bref, la poire est un intérieur

son aspect interne est plus humide, certes,

un genre de lune qui pénètre jusqu'à l'extérieur

sur les planètes on cueille des pavots

elle oscille dans la galaxie

bref, qu'est-ce qu'une poire ?

une fausse amande, coulant dans un vent soufflé d'un son à l'intensité insupportable

rouge, qui dans la chute lève son bouclier

elle pense aux astres, gelés dans la fièvre de la ville

bref, la poire est une écliptique

un matin de juillet, tôt, au réveil une éclipse du soleil

dans la conception apaisée de la Terre

bref, c'est la trajectoire sensible de l'urine

la fête devient une vague rouge...

la fête devient une vague rouge / la nuit

une main sous la soie cachée

un regard allusif aussi, dans le tableau caché

le sang se joint à une eau dure coulant d'entre les isolants

traînant le rêve d'une lumière

glisse sur une mélodie violente

la chambre

est mouillée des eaux des planètes

le parfum de la demi-lune s'approche et

les cheveux de la femme ondulent sur le lac, d'ambre

la poitrine de la femme doucement oscille, élève le tumulte

des jours à jeter

la vague de la nuit, puis

se pencherait-elle vers la voix, le cœur enfin apaisé, les

reins gouttant, sans doute suivrait-elle le tracé ondoyant du dos

alors les doigts restés tordus

un grain sonne le muguet

sur le tissu qui s'imprègne, du blanc vers le bord d'une feuille d'argent,

uniformément bleue, elle secrète les araignées

au fond de la mer une faible lumière...

au fond de la mer une faible lumière verse, quand l'or borde de vert

des bulles d'air passent, tranchant de multiples strates flottantes

une chambre apparaît, comme balle molle

un homme est là, sur le dos de la main tatouée une croix, immobile et pourtant

dans ce labyrinthe, dans ce palais de fils translucides

bâti par le propriétaire, de lui-même il s'emboîte, sans un mouvement

et du milieu des sourcils fondant il part pour le voyage des poissons

à un pas devant les ténèbres, à un pas devant la peur

à un pas devant mais la carte blanche des mers s'ouvre

les poissons sont en éternelle insomnie

dans la mer de luxuriants déserts se succèdent

le vent de la nuit même souffle, se volatilise  
il s'incline tête à l'envers, quelque peu les sentiments se détachent  
parce que des yeux froids droit du haut regardent  
pris d'une inconcevable douleur, rigide il fait un pas, il mord un roseau  
résiste la force d'attraction, cette joie est inconnue  
sur le pilier du deuil, les doigts lavés tout déjà en place,  
plaque des motifs de fleurs, fait rouler une balle  
même la femme de l'arrière se volatilise

c'est parce que les mots des fleurs sont silencieux...

c'est parce que les mots des fleurs sont silencieux qu'on les aime  
a murmuré l'homme émacié  
les mots des fleurs sont perdus on descend au sous-sol  
et ce qui est à boire même est alangui, le temps est lent,  
mais néanmoins avec la température passe  
s'enfonce dans la chaleur de ce qu'on ne veut entendre et des quêtes enchevêtrées  
que l'on renverse la pupille du pavot  
les cordes des arcs galopent, le métal balance l'espace  
à toute vitesse, du mardi vers le vendredi s'envolent  
sombre, la rotation du disque lente, qu'on descende au sous-sol  
l'oxygène est sucré, lentement inhalé  
les mots des fleurs, on ne sait, gouttent la cire avec la suie  
entrent dans le labyrinthe, fabriquent le labyrinthe  
chauds, les mots des fleurs pour l'éternité ont des vertiges

c'est pour ça que les fleurs...

c'est pour ça que les fleurs ressemblent à la vitesse  
 telle le vol d'un oiseau imitant la forme de l'air  
 la fièvre de la ligne des bâtiments tourne goutte d'eau  
 donc, doucement accélérant, elles passent la flamme  
 par cet endroit de l'œil du masque, donc à la nuit  
 les éclats de rire en confettis de l'homme et de la femme balancent  
 à la surface de l'eau les ombres reflètent de blanches constructions de pierre  
 provoquent une série de mouvements qui ne veulent rien dire  
 bang bang ! la lune s'éloigne  
 c'est pour ça que les fleurs stimulent  
 la neige tombe, ce qui fait bondir dans le champ de vision retréci  
 les vitres de rues plus fines que hanches, l'animation de la fête  
 semblable à un lac la nuit, donc à la vitesse rouge des cristaux une fois  
 porté par le vent, la senteur de l'anis tranche la poitrine de l'homme et de la femme  
 donc au cœur de la nuit, les confettis ne cessent de tomber  
 la mer couleur de whisky s'apaise les feux sont allumés  
 à la fête s'empiffrer de viande  
 monté sur une étoile fulgurante

le chanvre noir, le grand...

le chanvre noir, le grand chanvre sombre  
 dans la mélancolique écume d'un dimanche répand le sang  
 au matin sur la rivière, les traces d'oiseaux antiques  
 dans une étrange tension la ville ressemble à Vénus  
 recouvert de cire, le métal / le bronze de la mer

la poudre de chanvre noir semée, vers un point de la ville  
les muscles se crispent

sur le grand chanvre sombre les tombes s'imbibent blanchâtres  
la peine / agate, en tête galopant un vide ouvert  
pressant le pas les crabes de l'hiver  
dans le trou versant la poudre sur la pierre transcrivant le brun  
dans un vague (mais il n'y a rien de vague)  
trait oblique, dans une déformation oblique  
l'image se tord

le chanvre d'une intensité brillant noir  
pour trois jours et trois soirs la ville faite mer  
un dimanche de l'or du sang  
le matin, un mélancolique carnaval  
cannibale

un sombre dimanche fermé d'un couvercle...

un sombre dimanche fermé d'un couvercle au midi passé  
une pluie cendreuse scintillante tombe  
les nouveaux parapluies en se retirant s'élèvent  
dans le retard légèrement se joignent  
se laissant aller à ce glissement  
d'une beauté imprécise senti au réveil  
sur les rues pavées nous volons nous touchons  
abandonnons bleu dans le rêve le désert gémissant  
le cristal / jusqu'au bout / n'est qu'une illusion

un sang revient à la vie dans le vide laissant des lèvres  
 vers la rivière, vers la lumière d'une écume continuant d'affluer  
 s'obstine n'efface  
 l'été où dansent les fantômes touche à sa fin  
 les paupières chaudes, rebondissent  
 avalé dans cette énorme quantité d'eau, sévère, tordue  
 dimanche retrouve sa pesanteur  
 à nouveau la perd, une célébration pour nous deux, poitrine haute  
 le lait jaillit, silencieusement  
 des hanches aux hanches légèrement balance

j'ouvre la bouche et bois...

j'ouvre la bouche et bois la neige  
 j'avance sur les rues pavées, comme un crépuscule  
 je traverse le treize novembre, entre parenthèses  
 vendredi, le jour où ma sœur morte  
 pour la seule fois m'a conduit à sa chambre  
 yeux levés vers le ciel je bois la neige  
 les instruments à vent à l'unisson résonnent, dans le bleu du ciel le soleil  
 si petit  
 les ongles de ma sœur, seuls dans la mort gardent la couleur du sang  
 ils ouvrent un trou dans des billes de verre, passent un fil  
 ma sœur, dans une ligne par trop durcie  
 tu continues à vivre, n'est-ce pas ?  
 tes narines asséchées désirent l'eau  
 je marche, je marche dans la ville sous la neige  
 autour je regarde, le drapeau noir est tombé à terre, même

les oiseaux de la saison nous regardent

ma sœur, tu ne devrais pas être là

n'est-ce pas ridicule, avec obstination je refuse que tu t'effondres  
comme si le fil de la pierre portait en lui la ligne d'une crête  
et là je plie

quand le soleil au-dessous a noirci...

quand le soleil au-dessous a noirci  
je tue un crabe, moitié dansant, je ferme la fenêtre  
je tue cet insecte, cet être vivant qui ne semble mourir  
ou ça, qui peut-être ne vit  
le brûlerai-je vif ? à l'eau l'étoufferai-je ?  
ces milliers d'années, en un instant  
je sors la carte des mers et à sa mort je cherche un endroit  
cet endroit où ça est né  
mais je ne sais même pas lire les latitudes  
il ne faut pas manger de crabe à moitié cuit  
un jour que je me tenais derrière elle m'a dit une jacinthe  
et gouttant de la jacinthe raidie et tremblante, était un lac  
mica, volant au-dessus du glacier  
tel une ligne rouge, un cygne  
donc  
je tue un crabe, au loin un lourd fleuve de plomb déborde  
j'avale les œufs du crabe dans le sel invisible  
donc, la terre est-elle sur le point de trembler ?

dans l'air vague d'avant l'aube  
/ un pas sur le point de se faire

des ères précédentes...

des ères précédentes  
le fil incarne le mot  
(le dépasse ?)  
le plaisir  
    au-delà ne continue  
    les paupières au-delà ne se ferment

s'éteint  
(vraiment ?)  
dans la nuit de fête d'avant la fête  
au bout de la plus courte des marches  
(au-delà peut-il être plus près ?)  
enfin je suis devenu femme  
les lettres (sciences)  
du royaume gouttent  
bavent, endurent  
font un pas dé – passent  
trébuchent

sur le côté les cheveux coulent  
sur le côté les parfums coulent  
la balle rouge de l'utérus tremble  
ce qui est arrivé sur le fleuve déversant la lumière

jouer c'est vivre la mort  
le vide du soleil s'écrasant au pôle sud  
sans s'étouffer,  
ainsi garder en mémoire  
s'élevant, l'île  
durcit, du royaume arrive la fièvre  
la colonne humide, ha colonne humide  
(les lettres gravées dans la terre noire s'érodent  
laissant la forme des oiseaux)  
malgré  
répondrai-je aux ombres ?

les œufs l'un après l'autre...

les œufs l'un après l'autre s'envolent  
le ciel en parts égales se déchire, toujours bleu devient transparent  
(rire) les ailes des oiseaux cisèlent de nouvelles ombres  
qui lentement changent de forme  
une ligne de regard stricte est impossible  
pénétrer dans l'œuf  
l'œuf se brise, dans le vent, est séparé de la rondeur nue  
dans le ciel le vide, la chanson de la bête s'enflamme  
mille sortes d'œufs faisant toute petite leur surface convexe

une mer douce descend...

une mer douce descend arrive à un cercle dur

de petits coraux, une légère fièvre laissée par la demi-lune des poissons  
 une fois l'endroit traversé, du tourbillon semant la sueur  
 s'ouvre un concept sans forme, le doigt du rêve se tord  
 les chevaux fougueux du rêve galopent et effacent la voie lactée  
 dépassent les planètes, dans les fumées noires sont pris de folle furie  
 les bras maigres déments s'étirent  
 et la douce mer plus douce encore  
 le cercle dur plus moite saisit

les planètes sont pendues...

les planètes sont pendues dans l'espace  
 nous aussi et encore ceux qui offrent aux fleurs / tiges flottons sur le lac  
 ce qui toujours est fini, ce qui toujours s'éteint  
 nous le tournons et le tournons, aussi bien tournons sur nous-mêmes et ainsi vivons  
 au ressac des vagues le ventre de la femme apparaît disparaît  
 le vent souffle dans les rayures blanches réprime l'éclat de rire  
 sur un chant qui se précipite courant vers la colline  
 la métaphore est imprécise mais  
 cet avant et cet après de l'instant où à l'unisson les planètes éjaculent

si le lys tombe lourdement...

si le lys tombe lourdement il brûle  
 dans la laque le proche et le lointain s'inversent  
 comme dans un rendez-vous secret au creux d'une vague rivière  
 semblable à une fumée légère quelque chose oscille





réduit la femme au nom d'un poisson  
à l'automne  
quand la fête secrète de la chambre goutte des lèvres  
la perle effleure, continue d'effleurer  
sans jamais être lâchée

célébration, fête...

célébration, fête toujours dans une chaleur de ténèbres  
montant au rythme du vent  
sur la main tâtonnant une seule senteur, une senteur de demi-lune  
telle une lune, pendant cette caresse sur mes cheveux  
une moitié de seconde ai-je dormi, dans la senteur de la lune  
dans le liquide jaune de la lune devenir transparent  
enlacer la lune, dans la fête enlacer l'ombre de la demi-lune  
pendant cette caresse sur mes cheveux au beau milieu de la fête  
comme manger une amande à travers la soie  
comme un matin comme des reins dans la vague  
dans la chaleur le rythme régulier des vagues bouillonne  
rétrécir la lune au-dessus du lac, dans les vagues  
dans une écume jaune telle cristal cette caresse  
sur mes cheveux une moitié de seconde ai-je dormi telle une demi-lune  
l'amande sous la soie était-elle visible, invisible, brûlant  
dans le lac attendait-elle au beau milieu de la fête  
dans la vague mouillée d'une lune que l'œil ne voit  
tombant au rythme du vent  
une caresse sur mes cheveux

jusqu'à ton glacier, fine paupière qui brûle...

jusqu'à ton glacier, fine paupière qui brûle le doigt,  
 le poisson rouillé pris de convulsions saura bien me mener  
 faire en sorte d'être là devenir un oiseau fuir  
 transparent comme bulle du fond du lac  
 tendu dans le rouge des ténèbres  
 sans plumes, aux reins  
 porter la main gaiement  
 encore plus gaiement, dans le coquillage étouffer  
 dans tes vêtements noirs nue, tu es  
 tu ne sembles pas mourir  
 tu n'es pas bleue comme le verre, mais  
 froide, comme si tombait la neige  
 comme si la neige tombait dans ton corps  
 dans la voie lactée tes chevilles, se mouillent  
 ta main caresse, l'eau d'un coup tombe  
 dessous tes tétons colorent ce tremblement  
 d'avant que s'ouvre la nuit  
 au-dessous de toi l'automne tue les météores  
 au-dessus et au-dessous du château le feu brûle  
 car tout, pierre, alcool, tel corps gazeux de l'anticipation,  
 tel la flèche est sous le masque  
 (tu disparais)  
 mercure, un cristal donnant une impression  
 rouge de poire, rires et rires  
 l'aiguille perce l'arbre penché  
 et tu deviens chair d'un fruit d'été montée sur un fiacre terrifiant  
 les étoiles et la lune et le feu, qu'ils tombent sur toi

qu'irradient les étoiles et la lune et le feu  
dans un air ensorcelant comme la femme  
(ah, averse, ah  
l'averse avalée)  
tournant / les mots  
dans la chlorophylle telle écume  
translucide volant  
tu fais couler le courant  
tes reins trempés d'une eau de mer telle sueur  
tu bondis mollement (semble-t-il)  
sur l'oxygène d'une molécule de lumière  
tu portes une ombre bleue, perte du paysage  
et après

large à en recouvrir l'Atlantique...

large à en recouvrir l'Atlantique l'ombre d'un oiseau au bec une fleur  
si haut est le soleil, d'un vol le vent aligne  
éteint les flammes dans le bleu translucide  
à cet instant, dans cet hémisphère de ciel limpide la densité de l'air s'allège  
seul un rire

la fleur lâchée l'oiseau ne laisse que contours, disparaît, les cheveux fins  
les premiers traversant une vapeur presque équatoriale  
la goutte d'eau dans l'œil faible, l'isolant de la poire  
qui réduit la planète appelée Terre, la cire de la galaxie sans bruit s'écoulant  
font de face se diriger  
les jours, le feu refroidi appelé feu

/ affronter l'ennemi

à en recouvrir un grain de perle

l'inclinaison des collines, battant le sang, retourne à toute son eau et toute sa lumière

les fils oscillent, jouent dans les bulles d'air

peut-être bientôt seront perdus

les lèvres finissent de se rapprocher c'est le début de l'hiver, un jour

viendra la saison du début de la magie des lèvres appelant les âmes, sur la poitrine

de l'acier incolore la lune fond, le lac s'enfonce

leur droit aplomb martèle

un rire ténu retourne

le tremblement d'un doigt ténu et l'arrondi ténu d'une jambe

reviennent, peut-être bientôt seront perdus dans un cerveau instable

ô grand aigle d'or

sans silhouette sur la côte où verse le soleil, viens et règne !

ombre, ô aigle sans silhouette rappelant un hydrogène à la pulpe sucrée

ramène

le sable blanc de la pierre

le reste au regard en forme d'homme

projette les temps dans les veines d'eau

têtes tournées les âmes à l'oblique viennent voler

ô nonchalante parabole

à cet espace étroit des étoiles, donne de la couleur

dans la distance des nuits immobile le triangle (la pyramide à trois côtés)

de la femme sombrant dans un lac sans fond, vers l'au-delà d'un de ses ongles s'éloi

gnant le paysage

seul le rire, seul l'élan du rire revient

ô planètes, ô amas d'eau persistant à donner naissance aux chaînes d'argent

emportez vers un son muet

ce qu'on appelle

un homme

ce qui reste est le rire, ce qui reste n'est plus

qu'une gigantesque forme transparente appelée rire

fabriqué donnant naissance à l'enfant

le soleil noir sous l'œil appelé femme, seul émerge

va mourir ?

vert sombre

les lèvres comme autrefois coagulent le sang

mécaniquement, si on promène le regard sur le bord de l'assiette

si on le lève vers le sang sur l'assiette

ça enfle, plus pur qu'oxygène des montagnes

plus chaud que température fondant l'or, une

profondeur de la terre, qui tremble

incapable de résister,

à une pesanteur de poisson gelé s'enfonce

l'arrondi du sang, ça enfle, cet abysse du sang proche

où il est impossible d'aller voir, l'essor

du son trébuchant d'une poésie,

tout, est marée haute d'une vieille mer

qui prend la forme d'un incendie à l'automne il y a tant d'années

gouverner les trottoirs par trop glissants...

gouverner les trottoirs par trop glissants

à glisser au long de l'ombre rouge d'un oiseau

la forme d'un adolescent émerge, puis disparaît

sur le pôle nord au solstice d'été des arbres de soie s'élèvent  
 des bêtes aux splendides fourrures sautent et dansent  
 la scène fond dans un glacier  
 l'été en vient toujours à passer  
 la folle saison un jour en vient à passer  
 gouverner les trottoirs par trop glissants  
 à glisser au long de l'ombre rouge d'un oiseau  
 la forme d'un adolescent émerge, puis disparaît  
 puis pénètre la couronne de fleurs d'une adolescente, rend les fleurs  
 (le muguet sonne / hume la forêt)  
 que tous les temps s'écoulent est une bonne chose  
 gouverner les trottoirs par trop glissants  
 l'une après l'autre découpées les tranches abimées

la première force arrive...

la première force arrive  
 faiblesse dans les veines Vénus décline, sans un chant dans le fond du lac  
 tremblante du ciel tombe (la rivière de nouveau se coupe)  
 la première force arrive  
 dans le premier Fleuve Jaune, dans le Nil  
 Afrique, transmettant le flot lointain de l'Atlantique, la première neige tombe  
 la première force est arrivée, prend la forme d'un globe terrestre durci  
 le pôle nord, le pôle sud légèrement décalés, même si elle émet du pôle sud  
 ce qui atteint à l'apogée est une douleur, sans nom  
 pendues dans l'espace, les boules de pointes rouges, toutes  
 les pousser, les serrer (sans les manipuler)  
 (la première force arrive, c'est tout)

elles ressemblent à un œuf, dans la vapeur simplement bouillies, mouillées

elles tombent selon les lois de la pesanteur, s'ajustent à un murmure

cette force, la première

marque le passage le deuil de l'oxygène et de l'hydrogène

trop purs, de nouveau elle est / coupée

l'étoile / l'herbe à la noire intensité brûle la première

eau...

eau, eau du miroir, eau du son, de l'œil, du bras

de la jambe, du doigt, et encore nombre d'eaux à cet instant s'infiltrant

eau, eau de l'endroit, de l'air, de la planète, eau des nuits et des jours souples pénètrent

à cet instant

vert et rouge, le tissu orné d'une colline

de même lignée doucement remuant

paraissant immobile l'obscurité et quelques fibres de lumière se déplacent vers la froide  
pesanteur de la poitrine

sur les mers apaisées du nord

nul souffle de vague

matin, une pensée, qui semble avoir entraîné

l'éclipse de l'été

cordes tremblantes, eau, eau du vent, des âmes, eau des paupières

en une, nombre d'eaux

à cet instant affluent

au paysage le chant donnant ses teintes

maintenant sombre

maintenant lointain  
ce mouvement des quatre directions  
vers les quatre directions  
axe aux ondulations de vagues chaudes

une eau, en une seule une énorme quantité d'eaux, en une seule des eaux de toutes les  
teintes  
de la terre, du feu, de l'homme, de la bête, l'eau  
à cet instant débordant se volatilise  
semble-t-il  
ce bas morceau à quatre mains  
sur une carte perdue  
dans le vol de saisissants oiseaux  
à cet instant

bête hâte-toi...

bête hâte-toi  
afin d'être à l'heure pour la célébration de la perle du jour  
bête poursuis le voilier il n'y a pas un nuage  
dans ce blocus marque d'un signe la fête de la femme  
au loin dans le bleu lumineux d'acrylique  
bête hâte-toi mais ce moment ne peut même se nommer nuit  
vitre, mince glacier qui continue d'encercler  
bête fais vite de toute part les flammes rouges s'allument  
car sur les hauteurs on dirait que les gens s'assemblent

pendant longtemps résistant au silence de la galaxie...

pendant longtemps résistant au silence de la galaxie  
le temps désormais résistera à l'écrasante froideur de l'oiseau, du poisson, de la lumière  
deviendraient-elles fossiles, les veines d'eau, molles bondiraient  
deviendraient fossiles de la vitesse  
qu'y a-t-il à hésiter  
boire  
l'eau  
boire la mer  
antique  
être enfermé dans le glacier, même  
n'est jamais une transcription sans signification  
l'herbe qui a inhalé la fumée  
est suspendue à chacune des planètes  
des oiseaux aux formes aberrantes volent  
chantant, vers les moules de chaussures  
innommés de demain

la meilleure façon de faire est...

la meilleure façon de faire est de dormant  
se réveiller, tel un mort être debout  
pourquoi l'homme devient-il homme ?

debout, à l'oblique voler  
il y a un fleuve entre les arbres  
plusieurs collines

noircies

sans mémoire juste une forme à l'ombre marquée par le soleil

devenir une énigme

il ne faut pas devenir homme, surtout pas homme

pourquoi seul, dans la chaleur d'un matin d'octobre

de toute son ardeur être à se remuer le cerveau ?

homme, pourquoi

ne peux-tu devenir ni bois ni charbon ?

dans le jardin enflé...

dans le jardin enflé comme une sphère

seul le gazouillis des oiseaux est dense, tout

le reste est raréfié

le soleil a tenté de se lever et s'est arrêté

en éclipse, dans un effort pour retenir au moins les contours

de ton soleil brûlant votre jardin s'est assombri

de haut aveugle regardant ce jardin

un moule d'homme par trop alourdi de tristesse

un tiroir par trop pesant

où de ta poitrine à ton ventre se cache ta silhouette

la gravité par trop absente alors recouvert d'un rideau épais

l'œil ne fixe qu'une apparence

le gazouillis des oiseaux, la chaleur / froideur du matin

les sombres glandes lacrymales

mais sans mémoire sans lendemain comme pierre

juste un rapport de forces allongé

le lointain ciel, dans ce  
ciel lointain la conscience flotte  
est brûlée dans la chambre, sans histoire  
la forme de l'amour telle quelle fécondée  
est en passe de geler  
sans rien en savoir le gazouillis des oiseaux  
dense  
et la distance reflétée dans le large miroir a la transparence

ô laves...

ô laves, d'un noir rouge  
clinquant cliquetant quelqu'un crie entendez  
des montagnes vers la mer de la mort, vers la peur  
un grondement dans la terre, un frisson dans le corps, elles coulent ondulant  
ah l'envie d'éclater un certain chemin  
une trajectoire aux multiples chaleurs  
poursuivant maladroite, une imitation de pierre  
sur ce chemin se blesse  
retrouve la forme d'un petit insecte  
se nourrissant de papier à en devenir transparent  
et rapetisse et grandit  
maintenant, on en est encore à l'ouverture  
ô sombre fleuve de la ville du nord, là  
le sillage incertain des bateaux qui vont et viennent  
une senteur qui secoue sous la surface de la terre du nord  
forte, près de se volatiliser  
une fois devenue roc

elle ne changera plus  
 JAMAIS de forme, ce  
 corps inorganique bien que de bête  
 se lie aux planètes  
 tout juste maintenant on en est à l'ouverture  
 tôt encore le matin de haut regarder les collines  
 le sang des oiseaux a gelé, quelqu'un lâche un rire étouffé  
 du rêve vers le rêve, toujours sans conscience  
 tenter de se déplacer, à ce moment  
 deux organismes froids se mêlent  
 tombent ne bougent plus, tant se sont-ils raréfiés  
 les gorges des oiseaux essuient la sueur  
 sans mouvement mais la volonté déterminée  
 dans les profondeurs de la terre le magma coule, dans le ciel les turbulences, et encore  
 au-delà les météores en tout sens voltigent  
 les sables mouvants à la surface de la terre, le canal sombre  
 mais ils ne bougent pas, les bois / les charbons toujours sans bouger restent  
 continuent leur communication  
 à perte de vue bleue

bouche où passent...

bouche où passent les âmes  
 ce gouffre à jamais indicible, si ainsi il est  
 en signes des mains fais-le apparaître  
 de la première marche de l'escalier ou de la treizième où est la peur ?  
 ô monstruosité, dans ce corps reste  
 avec ardeur remue le sombre cerveau

toi, ô araignée, dis-moi vraiment  
qu'es-tu ?  
les forêts des hauteurs et des plaines, les arbres  
la montagne des planètes aux sons des arbres  
la montagne transparente où brûle le singulier, à partir de là  
recopier les diverses formes des sexes,  
leurs combinaisons  
qu'on franchisse la sombre montagne on franchit aussi le lac  
le ciel lumineux scintillant, à partir de là, et encore  
voler dans tous les hydrogènes, ô  
hydrogène, la treizième heure sonnerait-elle  
le haut et le bas de l'escalier, la caverne du vide  
alors moite de sueur dans ta volonté de déterminer l'amour  
toi, tache dans l'intérieur d'une forme  
sur les cordes d'argent  
tendues entre les étoiles éloignées  
sur le ventre sur le dos, tiens-tu à chanter ?  
or argent rouge vert multicolore brillant  
tourne tourne, de la nuit  
(plutôt que du midi la musique des cuivres et des bois...)  
face à l'air bleu montant et descendant  
de toute sorte les âmes  
par cette étrange combinaison l'homme devient tel un glaçon  
l'étrange combinaison du masque qui  
l'étrange combinaison du  
masque  
qui

ça commence, ça ne finit...

ça commence, ça ne finit  
 un jour riant ça se répètera  
 même si ça commence c'est toujours fini  
 l'île, n'est le royaume de personne  
 le miroir de poche de l'hiver, toujours là  
 un puits sans la vue, une gorge, le fond d'un lac  
 où se distingue une forme d'homme  
 étrange, les tiges de plantes sans fleurs, là  
 si ça commence ça finit  
 peut-être, contre la péninsule de l'île solitaire les vagues ne frappent  
 ne lancent la courbe, si les vagues frappaient —  
 dans ce lointain la voix familière du sang écume  
 la glacière de l'île d'une opacité  
 de dix épaisseurs, les saisons s'effacent le royaume n'existe plus  
 il n'y a que le souvenir de l'amour  
 à enfouir le salpêtre aux sept couleurs qui se rattache  
 aux rives du fleuve vert, aux fleurs sans nom, au volcan  
 il n'y a que le vent à graver  
 le chant antique, la seule forme du chant  
 si ça finit ça commence, si c'est en passe de finir  
 le royaume invisible écume et murmure  
 la montagne est un feu, l'île s'éloigne  
 de qui est le sein qui dans la nuit tend bleues les chaînes  
 des terminaisons du cerveau vers l'interstice entre les étoiles  
 de l'envers du royaume immense et indistinct vers le flot des étoiles  
 de sable, vers ce fréuissement  
 la fin est en passe de commencer

sans cesse